

Opéra de Sangsuk

Cécile Moscovitz, [Libération](#), 8 février 2001

La quête d'absolu au lyrisme mortifère d'un Thaïlandais, première cible de son sadisme.

Saneh Sangsuk est né en Thaïlande en 1957. Portrait de l'artiste en jeune vaurien est le deuxième volet d'une trilogie autobiographique et le seul qu'il ait publié, indique son éditeur français qui nous apprend encore que son père était chef de village (sans doute le Preknâmdeng du roman), qu'en 1973 (date de la chute de la dictature) son tuteur l'a pris avec lui dans un camp militaire et qu'il a intégré l'université en 1976. Il y a découvert Joyce, Mishima et Flaubert, commencé *L'Ombre blanche*, traduit Hemingway. Voilà qui nous facilite la tâche, puisque quelques éléments du roman sont ainsi résumés, qu'une perspective esthétique est dégagée. « *Les invités à dîner idéals pour moi c'est Satan, Nietzsche, Beethoven, Rimbaud, Lawrence d'Arabie, Ivan le Terrible et le marquis de Sade* », écrit-il à l'ombre des exergues de Blake, Camus, Pascal, Eschyle, entre autres. « (...) *et quand je ne serai plus, le monde sera un petit peu meilleur. (...) J'accapare l'espace vital des autres hommes. J'accapare l'espace j'accapare l'eau j'accapare la nourriture j'accapare l'air j'accapare l'amour (je suis sûr d'avoir été aimé) j'accapare les attentions* »... du lecteur, happé par cette masse trilogique dont il ne découvre pourtant que le cœur.

Les presque 500 pages de ce « vaurien » sont massives en effet, noires d'un lyrisme mortifère et juvénile. Les chapitres compacts constituent les rares pauses d'une écriture impatiente, entraînée par elle-même, répétitive et parataxique. « *Je n'ai rien qui justifie l'espoir de quiconque un vaurien vil vicieux abominable, un salopard sans qualité qui ne mérite que des épithètes négatives.* » Comme s'il fallait avouer. Pour l'heure, ce « sauvage romantique » effectue sa retraite. Sa « *convalescence spirituelle* » devrait le faire écrire, le temps d'une nuit pleine de terreurs silencieuses, contrit au carrefour des Enfers littéraires occidentaux et orientaux, torturé par ses souvenirs (« *Tes souvenirs sont parfois comme des panthères parfois comme des lions parfois comme des buffles...* »). Il se peint en irrémédiable pécheur, non sans délectation. « *Tu es une petite chose vivante dans l'univers. C'est là une phrase dont tu es tout à fait certain* » : tel est son cogito; « *Tu te forces à entrer dans le tourbillon démentiel et absurde du passé en espérant que ça te permettra de mieux te connaître avant que de mourir.* »

On le suit jusque dans ses hésitations, et dans la colère qu'il se voue : a-t-il atteint la sagesse dans le mal ou demeure-t-il un petit Don Juan mélancolique, un « *pitoyable jeune con* »? Ce sont des souvenirs de femmes séduites, « *draguées jusqu'en enfer* », jusqu'à l'avortement fatal ou au suicide, des histoires de femmes pures (« *Pour moi tu es une fleur blanche solitaire un cygne blanc solitaire une étoile blanche solitaire dans la nuit. Nâtayâ aussi était une étoile blanche solitaire dans la nuit, mais elle a explosé s'est projetée en cendres hors du ciel...* »), soumises à la prétendue puissance de sa virilité et à ses raptus sexuels. Dans un pays secoué par les guerres, dans ces années 1975-80, l'époque consacre moins, pour le narrateur, la défaite du marxisme que celle de l'amour. Est-il besoin de préciser qu'il est la première victime de son sadisme? Éternellement nostalgique de la vertu, il est « *de ceux qui la bannissent* » tout en la regardant « *partir le visage ravagé de larmes et l'air affligé* ». Tel pourrait être le paradoxe du coupable (« *à l'âme pusillanime* »), dont la quête d'absolu au cœur du mal est sans cesse menacée par le minable, à l'image de l'adolescent qui se croit grand lorsqu'il se veut rebelle.

Chant de mort porté par un vrai sens dramatique, Portrait de l'artiste en jeune vaurien est un titre explicite. Mais le portrait se retourne contre ledit artiste. Médiocre « *rimailleur* »? L'obsession de son impossible droit à vivre lui montre et lui refuse à la fois la grandeur du néant. « *Écrire et penser sont le propre des dieux.* » « *Selon la grammaire du réel, je devrais tuer quelqu'un ou me donner la mort.* » Il y a aussi une grammaire du roman : le jeune homme se dit « *tu* » ou dit « *je* » en fonction du réel dont il parle et de la personne à qui il s'adresse. Il lui faut écrire pour et à quelqu'un : « *Je t'aime, Kangsadâne. Pardonne-moi.* »

SANEH SANGSUK *L'Ombre blanche. Portrait de l'artiste en jeune vaurien* Traduit du thaï par Marcel Barang. Le Seuil, 496 pp., 148 F (22,5 euros).